Remerciements à M. François Wehrbach, Pionnier de l'histoire sur le camp annexe d'Urbès

C'est à partir de l'ouvrage de M. François Wehrbach, « *Urbès 1944*, un tunnel ferroviaire devait devenir une usine souterraine d'armement de la Luftwaffe », « *KL-Natzweiler-Block W, Baustelle U* », Editions du Colombier, que des élèves de terminale du lycée Scheurer-Kestner de Thann ont entrepris de 2014 à 2017 un travail trilingue sur le camp annexe, sous la direction de leur professeure d'allemand Marguerite Kubler.

L'étude de l'ouvrage de M. Wehrbach a été complétée par des recherches historiques à partir de documents d'archives nazis, d'ouvrages de témoignage d'anciens détenus du camp rédigés en allemand ou en anglais, de même que par de précieux documents prêtés par le Musée Serret de Saint-Amarin, à savoir des photos et d'anciens articles de presse locale.

François Wehrbach

« Urbès 1944, un tunnel ferroviaire devait devenir une usine souterraine d'armement de la Luftwaffe »



« KL-Natzweiler- Block W »

« Baustelle U »

Editions du Colombier (2009)

Intentionnellement, M. Wehrbach n'a pas terminé la dernière phrase de son ouvrage par un point, car il a souhaité que d'autres témoignages puissent être ajoutés et qu'ainsi le contenu ne soit pas un texte figé.

C'est avec gratitude que les élèves et leur professeure expriment leurs sincères remerciements à M. Wehrbach pour l'immense travail historique qu'il a accompli.

En effet, M. Wehrbach est le premier à avoir rassemblé des documents sur le camp et à avoir entrepris un travail historique de collecte de souvenirs et de témoignages non seulement de gens de la vallée de Saint-Amarin ayant vécu la période nazie en Alsace, mais également d'anciens détenus du camp d'Urbès.

Il convient de rappeler que M. Wehrbach est l'arrière-petit-fils de François-Antoine Robichon, instituteur et écrivain francophone et francophile, personnalité très connue en Alsace ; l'aïeul vécut à une période où notre région était allemande après son annexion au II^e Reich de 1871 à 1918.

M. Wehrbach, n'habitant pas en Alsace, a entendu parler pour la première fois du tunnel d'Urbès en 2003, alors qu'il travaillait sur la généalogie de sa famille alsacienne et qu'il était entré en contact avec M. Maurice Robichon, petit-fils de François-Antoine évoqué ci-dessus. Il avait également rencontré comme témoin M. Julien Haas, âgé de 14 ans en 1939.

Le moment clé où M. Wehrbach prit conscience de la nécessité de rassembler des témoignages et des souvenirs, avant que les derniers témoins ne meurent, fut avril 2007, lorsqu'il vint passer une semaine en Alsace en compagnie d'André Berkover, ancien rescapé d'Auschwitz. Ce dernier voulait absolument visiter le camp de Natzweiler-Struthof.

L'ouvrage de M. Wehrbach se compose de 4 grandes parties :

<u>Dans la première partie</u>, il rappelle dans les grandes lignes la politique d'occupation mise en place par les nazis en Alsace.

Notre région, de même que la Moselle, furent annexées de fait au III^e Reich, dès la signature de l'armistice, le 22 juin 1940.

Cette période sinistre et douloureuse en Alsace est irrémédiablement liée au redoutable et redouté Gauleiter Wagner, aux multiples décrets et mesures draconiennes qu'il avait pris pour « germaniser » au plus vite notre région. La

population devait rapidement être mise au pas à travers l'endoctrinement autant des jeunes que des adultes.

Pour les récalcitrants et les opposants à l'idéologie nazie, le camp de sûreté de Schirmeck-Vorbruck (La Broque) ouvert dès le 15 septembre 1940 servit de centre de « rééducation musclée ».

Dès 1941, il y eut la création du STO (Service du travail obligatoire) ou RAD (Reichsarbeitsdienst), l'embrigadement des jeunes garçons par le biais de la « HJ » ou jeunesse hitlérienne, le « BDM » (Bund der deutschen Mädel) pour les filles et le KHD (Kriegshilfsdienst), décret du 25 juin 1942, où jeunes Alsaciens et Mosellans devaient dès l'âge de 17 ans prêter serment au Führer et reconnaître leur appartenance au Reich. Tous ces organismes ont permis aux nazis d'imposer leur idéologie à l'exclusion de toute autre conviction politique et de mettre l'Alsace et la Moselle au pas.

M. Wehrbach évoque également ce qui a provoqué un véritable séisme en Alsace et en Moselle : l'incorporation de force dans la Wehrmacht ou dans la Waffen-SS des jeunes hommes principalement des classes 1921 à 1926 suite au décret promulgué le 25 août 1942 par le Gauleiter Wagner. Ce qui provoquera le drame toujours d'actualité des « Malgré-Nous » envoyés majoritairement sur le front russe et, par voie de conséquence, le déchirement de nombreuses familles.

Parmi l'avalanche des mesures prises et imposées par les nazis, M. Wehrbach mentionne une qui est plutôt cocasse, à savoir l'interdiction du port du béret français considéré comme une « *Gehirnverdunkelungskappe* » (un couvre-chef qui obscurcit le cerveau et abêtit ceux qui le portent)!

La première partie de l'ouvrage permet de comprendre la réaction des Alsaciens face à la dictature et à l'idéologie nazies.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux témoignages de gens de la vallée de Saint-Amarin qui n'ont pas été déportés dans des camps, mais qui ont souffert sous la dictature nazie ou qui ont vécu en tant qu'enfants la germanisation parfois grotesque dans les écoles alsaciennes. Ils racontent les stratagèmes mis en oeuvre pour se dérober à l'endoctrinement, en faisant « semblant » !

D'autres relatent leur enrôlement dans la Wehrmacht ou celui de leur frère et le drame que cela a provoqué.

M. **Maurice Robichon** qui avait 9 ans et **Julien Haas**, 14 ans en 1939, livrent de précieux renseignements sur cette période. D'une part, ils décrivent avec

humour l'atmosphère qui régnait dans leur école villageoise, d'autre part ils racontent les événements tragiques qui secouèrent leur famille respective.



Exemple d'affiche illustrant la « germanisation » forcée de l'Alsace pendant la période nazie.

La troisième partie débute par des indications précieuses sur le camp annexe d'Urbès, l'un des 70 camps annexes que comptait le camp souche de Natzweiler-Struthof.

M. Wehrbach explique les circonstances de l'ouverture et de la fermeture du camp, les effectifs des déportés internés en fonction des différents convois, les diverses catégories de déportés, leurs conditions de détention et l'aménagement du camp à l'appui de plans dessinés en cachette par l'ancien détenu luxembourgeois, Ernest Gillen.

M. Wehrbach évoque également les circonstances dans lesquelles il a entrepris le travail de recherches historiques sur l'ancien camp annexe de 1944.

En septembre 2006, Thierry Berkover, fils d'André et président de l'AFMD de Seine-Saint-Denis lui parla du sujet du Concours national de la Résistance et de la Déportation qui portait sur le « *travail dans les camps nazis* ».

M. Wehrbach entreprit alors la réalisation d'un travail photographique et historique sur Urbès, camp de travaux forcés et usine souterraine d'assemblage de moteurs pour avions Daimler-Benz, modèle DB-605, au profit de la Luftwaffe.



De gauche à droite MM. Louis Robischung, André Berkover, son fils Thierry Berkover et François Wehrbach.

M. Wehrbach décida d'organiser un appel à témoin dans la vallée de Saint-Amarin avec le soutien de deux journalistes du quotidien « l'Alsace », Albert et Gérard Mura.

Il sollicita également le maire d'Urbès, M. Claude Ehlinger, qui accepta d'organiser avec la participation de M. Roger Bringard, président cantonal du Souvenir Français, une visite exceptionnelle de l'intérieur du tunnel le 19 avril 2007, malgré l'accès normalement interdit au public.

Ainsi, le dimanche 15 avril 2007 eut lieu la première entrevue entre Louis Robischung, ancien « Malgré-Nous » et auteur de témoignage, et André Berkover, ancien rescapé du camp d'Auschwitz.

Le jeudi 19 avril 2007, M. le Maire d'Urbès, Claude Ehlinger, fit visiter l'intérieur du tunnel à l'ensemble du groupe composé de 25 personnes.



La troisième partie de l'ouvrage contient ainsi les témoignages d'anciens incorporés de force, ceux d'habitants de la vallée, de même que ceux d'anciens détenus du camp d'Urbès.

Louis Robischung a combattu sous 2 drapeaux, dans 2 armées différentes et 2 camps ennemis ; il a été fait prisonnier 3 fois ; son récit illustre d'une part la complexité de l'incorporation de jeunes Alsaciens dans l'armée nazie et d'autre part la tactique mise en œuvre par certains pour s'y soustraire.



M. Louis Robischung

Julien Haas, qui à l'époque était adolescent et habitait à proximité immédiate de la gare de Wesserling, apporte de précieux renseignements sur les allées et venues de déportés, sur leurs activités à la gare de Wesserling dans le cadre d'un commando extérieur au camp. En outre, il raconte le destin tragique de ses 2 frères Pierre et René incorporés de force, le premier mort au front en Ukraine, le second mort en Normandie.



La troisième partie de l'ouvrage rassemble également les précieux témoignages d'anciens détenus ou d'anciens employés civils au camp d'Urbès.

Ernest Gillen, ancien déporté luxembourgeois, avait réalisé en cachette des plans et des dessins du camp. Ces documents livrent des renseignements détaillés sur l'ancien camp d'Urbès. De plus, il fournit un témoignage poignant sur les conditions de détention au camp, malgré la courte période de fonctionnement de celui-ci, de mars à mi-octobre 1944.



Etienne Kotz, alors jeune ouvrier ferblantier de la région de Mulhouse et employé civil à l'intérieur du tunnel, témoigne des aménagements apportés dans le tunnel par les nazis en 1944, dans le but d'y installer des machines-outils et d'y faire travailler des déportés juifs de l'Est.



M. Kotz décrit également les conditions de survie très pénibles des détenus dans le camp en 1944.

Louis Michon, ancien déporté originaire de Lattes près de Montpellier, devait travailler à la forge. Son témoignage permet d'avoir des informations précises sur le travail que devaient y réaliser les détenus.

M. Michon évoque également la vie, les activités et les incidents survenus au camp d'Urbès.



Mme Maria Gié, née Meyer, alors ouvrière à l'usine Daimler-Benz dans le cadre du STO ou RAD à Colmar, fut envoyée à titre punitif au camp d'Urbès en juillet 1944. Son témoignage confirme la présence de femmes au camp, une cinquantaine environ ; elles devaient réaliser le contrôle et l'assemblage d'appareils de mesure pour avion à l'entrée du tunnel. Tout contact avec les détenus leur était formellement interdit.



Ces femmes, punies par les nazis et déportées à Urbès, ne logeaient pas au camp même, mais dans un hôtel réquisitionné par les SS à Saint-Amarin.

Dans la troisième partie, M. Wehrbach souligne également l'aide secrète apportée aux malheureux détenus par des employés civils au camp, notamment par **Robert Wolfsperger**, appelé Robi.

Son gâteau du 14 Juillet, confectionné par une habitante des environs et introduit clandestinement au camp, devint quasi mythique pour les détenus qui purent en savourer un morceau!

Antoine Andrès, jeune adolescent en septembre 1944, raconte les frayeurs dont il fut saisi avec 4 autres camarades de son âge, lors d'une excursion scolaire : le groupe des 5 jeunes s'était séparé de leur maître et du reste de la classe car ils voulaient à tout prix observer le fonctionnement d'une bétonneuse en activité non loin du camp. Ils négligèrent d'écouter les sommations d'un garde SS qui leur avait demandé de partir. Seules ses menaces les firent quitter l'endroit, mais ils furent arrêtés un peu plus loin par un second garde SS qui les séquestra dans une baraque exigüe durant une heure et demie.

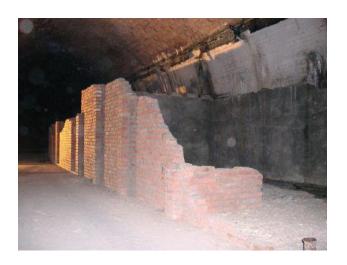
Le groupe des jeunes, composé d'Antoine Andrès, d'Edmond Bitterly, d'Alphonse Eckert, de Georges Risch et de Georges Walch, s'attendait au pire. Finalement, les 5 jeunes prirent non seulement une « rouste » de la part du garde SS, mais ils eurent également droit à un sermon musclé et à une raclée magistrale de la part de l'instituteur, et grosso modo à la même sanction de la part des parents!

Tout compte fait, il valait mieux une telle punition qu'un éventuel internement dans le camp ou un séjour à Schirmeck!

<u>La quatrième partie de l'ouvrage</u> contient le récit illustré par de nombreuses photos de la visite du tunnel, le 19 avril 2007.

Les photos relatives au tunnel d'Urbès en tant que chantier ferroviaire de 1932 à 1935 ont été prêtées par le Musée Serret de Saint-Amarin.

Il fallut 5 véhicules pour conduire les 25 personnes du groupe jusqu'au fond du tunnel, où se trouve l'actuelle réserve d'eau de la commune d'Urbès et des environs.



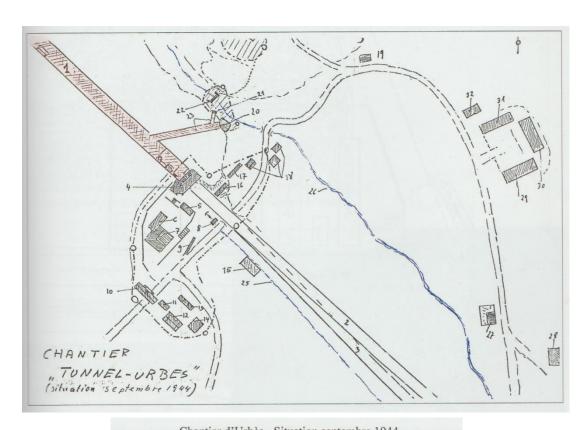


Intérieur du tunnel : vestiges de mur intérieur et emplacement des machines-outils ; marque des boisseaux, installés pour soutenir la toiture.

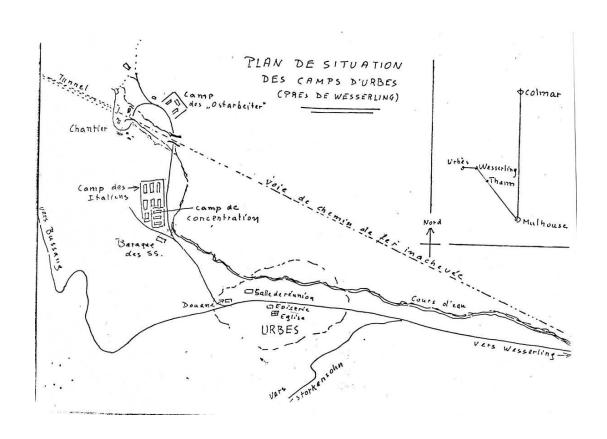


Vestiges de locaux à l'entrée du tunnel : Etait-ce l'endroit où devait travailler à titre punitif Mme Gié et les autres femmes ? Etaient-ce des bureaux ?

Le lecteur y trouvera également de précieux dessins et plans du camp réalisés par Ernest Gillen, ancien déporté du Luxembourg.



1	Tunnel
2	Voie de chemin de fer inachevée
3	Voie d'accès
4	Entrée de tunnel fortifiée
5	Réservoir d'equ
6	Installation à carbide
7	Transformateur, AEG
8	Latrines
9	Fosse de réparation des locomotives diesel
10	Bâtiment administratif
11	Direction du chantier -Bauleitung-
12	Bains, douches et désinfection
13	Déchets
14	Forge
15	Station d'épuration
16	Bâtiment administratif
17	Maison de Bintner
18	Scierie
19	Maison Biassini
20	Chauffage et fortification
21	Sortie de secours
22	Pont
23	Couloirs latéraux -chauffage et aération-
24	Cantine
25	Eaux sortant du tunnel
26	Ruisseau
27	Cuisine des détenus du camp de concentration
28	Maison privée
29	Baraques du camp des 'Ostarbeiter'
30	Baraques du camp des 'Ostarbeiter'
31	Baraques du camp des 'Ostarbeiter'
32	Cuisine des 'Ostarbeiter'





Les baraques du chantier en 1933, réutilisées comme camp de concentration, dortoirs et bureaux en 1944 par les nazis. Photo du Musée Serret, Saint-Amarin.

En début et en fin d'ouvrage, M. Wehrbach a fait figurer une liste d'anciens déportés du camp d'Urbès mentionnant le matricule et la date de naissance de chacun.

L'immense travail historique accompli par M. Wehrbach contribue à perpétuer la mémoire, à conserver les précieux témoignages de gens qui ont vécu la barbarie du régime nazi soit en tant qu'Alsaciens, soit en tant que détenus au camp d'Urbès.

D'ici peu de temps tous ces témoins auront disparu.

L'histoire du camp annexe d'Urbès a été longtemps méconnue, voire oubliée. D'où l'importance des travaux historiques réalisés.

C'est fort dommage, qu'il ne soit plus possible d'acquérir l'ouvrage, car il est épuisé.

Néanmoins, vous trouverez dans « Travail historique de M. François Wehrbach » le contenu de son ouvrage sous forme de documents PDF.

De plus, vous pourrez trouver des informations détaillées sur le contenu de l'ouvrage de M. Wehrbach dans les différentes leçons réalisées par les élèves du lycée Scheurer-Kestner de Thann, le livre ayant souvent servi de référence et de source d'information.



Décembre 2017 Marguerite Kubler

Nota Bene : toutes les photos qui illustrent le présent article sont extraites de l'ouvrage de M. Wehrbach.

Autre ouvrage du même auteur : « *André Berkover, matricule A16572, Auschwitz III-Monowitz* », Editions du Colombier, 2007.

Voici un autre témoignage recueilli en 2009 par M. Wehrbach auprès de M. Alfred Roess, employé civil au camp annexe d'Urbès en 1944.

Retranscription de l'écoute de M. Alfred Roess, les 07 juillet, 03 août et 10 août 2009.

Monsieur Alfred Roess

En avril 2009 est paru mon ouvrage sur Urbès. M. Alfred Roess eut connaissance de la parution de ce document et, via un ami, il contacta M. Claude Ehlinger, maire d'Urbès. M. Roess ayant travaillé en tant qu'ouvrier d'entretien des machines-outils de l'usine souterraine installée dans le tunnel, de mai à octobre 1944, je décidai d'entrer en relation avec lui et de poursuivre mon travail de collecte.

Ce nouveau récit nous permet de prendre connaissance de l'histoire du camp sous un nouvel angle. En effet, nous avions déjà recueilli le témoignage d'un autre ouvrier civil ayant travaillé à l'intérieur du tunnel au moment de l'installation de l'usine, à savoir *M. Etienne Kotz.*

Nous avions également pu découvrir la vie d'un ancien déporté ayant travaillé dans la forge, *M. Michon*, rencontrer une ouvrière alsacienne affectée dans le tunnel à titre punitif, *Mme Gié*, et grâce au témoignage et aux précieux dessins d'un ancien déporté luxembourgeois sur le camp d'Urbès, *M. Gillen*, nous disposons de récits de déportation fort intéressants et complémentaires.

A travers ces témoignages, nous découvrons l'agencement mis en place par les SS à l'intérieur du tunnel.

Les déportés appelés « Produktionshäftlinge » étaient affectés à l'intérieur du tunnel et l'emplacement de leurs machines-outils se situait dans le fond du tunnel. Quant aux ouvriers spécialisés, ils étaient installés plus en avant et les ouvrières près du bunker d'entrée. Il était strictement interdit aussi bien aux déportés qu'aux ouvriers spécialisés et aux civils allemands ou alsaciens affectés au tunnel à titre souvent punitif, d'entrer en relation avec quiconque. Ils risquaient leur vie en ne respectant pas les règles et les lois instaurées par les SS.

Les conditions de vie ou plutôt de survie étaient différentes d'une catégorie à l'autre :

- Les déportés devaient travailler de 12 à 36 heures sans interruption, dénutris et entassés dans les baraques du camp de concentration où les SS avaient droit de vie et de mort.

- Les ouvriers civils affectés au camp à titre punitif étaient hébergés à l'extérieur du camp dans des conditions de vie précaires, logés à 6 ou 8 par chambre dans des bâtiments réquisitionnés par les nazis. Chaque matin ils étaient amenés au tunnel dans des camions bâchés sous bonne garde et pénétraient dans l'usine souterraine après les déportés.
- Les ouvriers spécialisés devaient effectuer des journées de 8 à 12 heures de travail avec une pause à midi. Ils mangeaient dans un baraquement à l'écart du camp principal.

Ils étaient hébergés chez des habitants dans la vallée, qui étaient tenus de leur servir un souper après chaque journée de travail.

Suivant la distance qu'ils avaient à parcourir, pour se rendre le matin au travail, certains utilisaient leur propre moyen de locomotion ou bien une navette mise à leur disposition.

Voici ce douzième récit de vie :

- « Notre père, Jacques, est né en 1891, notre mère, Babette, en 1894. Ils se sont mariés en 1920 et ils eurent 3 garçons.
- Notre frère aîné est décédé à l'âge de 11 ans.
- Mon second frère, Armand, est né le 1^{er} août 1921.

Durant l'annexion de l'Alsace, il se retrouva enrôlé dans le « *Reichsarbeitsdienst* », puis il dut partir en Allemagne près de Cologne. Nous ne l'avons plus jamais revu, il a été porté disparu en Russie en juin 1944. Nos parents apprirent son décès par courrier. L'envoi contenait une photo, deux mouchoirs et un texte les informant de l'endroit où il était tombé. Je ne me souviens plus sur quel front il est mort, en Pologne ou en Russie.

- Quant à moi, je suis né le 29 octobre 1925. En 1944 j'aurais dû partir à Dantzig, mais mon contremaître à Colmar* m'a dit « Non! Tu restes, nous avons besoin de toi, soit tu pars pour notre usine d'Urbès, soit tu portes l'uniforme, si tu ne veux pas aller à Urbès ».

Comme tous les contremaîtres de notre usine, celui-ci était allemand ; c'était un homme juste. Par contre les ouvriers étaient en majorité des Alsaciens. Le matériel et les machines de l'usine étaient allemands ».

*M. Roess fait allusion à l'usine Daimler-Benz à Colmar, installée dans une partie des établissements Kiener, réquisitionnée par les nazis dès 1940.

« J'ai débuté ma vie professionnelle en tant qu'apprenti tourneur dès l'âge de 14 ans à Strasbourg. Puis après une période de 2 ans je fus tourneur sur fer chez Daimler-Benz à Colmar ; j'étais le plus jeune ouvrier de l'équipe, j'avais 17 ans, mes collègues en avaient plus de 40. Au mois d'avril 1944 mon employeur m'a envoyé dans l'usine d'Urbès, je ne me souviens pas avec précision de la date. J'ai encore en ma possession l'Ausweis que les SS d'Urbès m'avaient délivré pour accéder à l'usine ; c'est le seul document qu'ils m'avaient remis à mon arrivée. Toutes les formalités pour mon affectation dans l'usine souterraine ont été effectuées à Colmar, je n'ai même pas eu besoin de venir avec mes propres outils, je n'ai apporté que ma combinaison de travail noire.



Alfred Roess le 19 mai 1942

Je suis arrivé seul à l'usine, après les ouvriers de Colmar qui étaient déjà à leur poste de travail.

Pour mon premier soir à Urbès, les SS m'ont envoyé à Storckensohn, commune située dans la vallée à proximité d'Urbès. J'y ai logé durant 2 nuits, puis au matin de ma 3ème journée ils m'envoyèrent à Kruth chez une vieille femme dont l'une des chambres de la maison avait été réquisitionnée pour mon hébergement.

C'était une femme très agréable, avec qui je parlais de mon travail sans entrer dans les détails, je ne pouvais pas prendre le risque de lui raconter tout ce que je voyais, ni de lui raconter ce qui était fabriqué dans l'usine souterraine.

Le matin, avant de partir et le soir à mon retour, je mangeais chez elle ; je devais lui donner les cartes de rationnement de pain et de viande que je recevais tous les mois.

Au total nous étions 8 ou 9 ouvriers hébergés par les habitants à Kruth. Tous les matins je devais me rendre à l'usine à pied, et plus tard à vélo, car j'étais allé chercher ma bicyclette à Colmar.



L'Ausweis établi le 1.04.1944 par l'usine Daimler-Benz.

Chaque jour je passais les 3 points de contrôle : « Halt ! Ausweis ! ».

Le premier point avec barrière et gardes SS était situé à la sortie d'Urbès devant une petite maison ; le suivant se trouvait à hauteur du camp, le dernier à proximité de l'entrée du tunnel. A cet endroit, non loin des latrines, se trouvait une cabane de la taille d'un petit poulailler. Le soir, les kapos pouvaient y enfermer 8 hommes qu'ils avaient punis ; la cabane était si petite qu'ils devaient passer la nuit debout sans pouvoir bouger ou dormir. Au petit matin, il n'était pas rare que l'un d'entre eux fût mort.

Je me souviens parfaitement de ma première découverte du tunnel. Il n'était pas encore fortifié, le bunker était en cours de réalisation ; deux mitrailleuses ou « Flak-Kanonen » étaient postées respectivement à droite et à gauche de l'entrée du tunnel ; je ne me souviens pas s'il y avait des pièces d'artillerie. Là étaient postés également des gardes SS avec leurs chiens.

A l'entrée de l'usine souterraine, à 20 m avant le mur en béton d'une épaisseur d'un mètre environ, se trouvait sur la droite la pointeuse surveillée par deux SS armés et accompagnés de leurs chiens.

A chaque vacation, les ouvriers spécialisés voulant se rendre à leur poste de travail devaient d'abord pointer. Sur le côté gauche, à environ 100 m, nous pouvions disposer des sanitaires. Ouvriers et déportés étaient installés de part et d'autre de ces bâtiments, tous situés du côté gauche du tunnel.

Dans l'usine nous n'avions aucun contact avec les déportés car nous ne travaillions pas dans le même tronçon de tunnel.

Un jour, les SS réussirent à reprendre deux déportés qui s'étaient évadés, ils les avaient arrêtés à Wesserling. Le lendemain matin, ils nous ont tous réunis et les SS tuèrent les deux hommes à l'entrée du camp d'une balle de révolver tirée à bout portant dans la nuque ; après ils nous ont dit : « Voilà ce qui risque de vous arriver si vous aidez des déportés à fuir ! »

Mon poste de travail se situait à environ 100 ou 150m à l'intérieur du tunnel. Je faisais partie d'une équipe d'entretien des machines-outils de l'usine Daimler-Benz sur lesquelles travaillaient les ouvriers venant de Colmar, environ 60 à 70 ouvriers spécialisés. Ces ouvriers étaient venus sans leurs machines-outils, ils trouvèrent à Urbès des équipements et du matériel provenant de Colmar et installés en prévision de leur affectation au tunnel ; à leur arrivée tout devait être en place pour pouvoir travailler de suite. Dans notre équipe d'entretien, il y avait 2 fraiseurs, 3 serruriers, 1 contremaître et moi-même, tourneur sur fer. Au total nous étions 7, je ne me souviens malheureusement pas des prénoms ni des noms de chacun, il y avait entre autres Zwickert Robert, Abraham, Yeni, Baumann, ...

Il me semble que l'usine devait produire des moteurs pour des avions Junkers, mais de toute évidence aucune pièce de qualité ne pouvait en sortir, car régulièrement il y avait des coupures d'électricité. Si un ouvrier était en train de réaliser une pièce sur sa machine, la coupure d'électricité rendait la pièce inutilisable et perdue.

Nous attendions que l'on vienne nous solliciter pour réparer les machines. Je me souviens que très souvent nous étions dans le noir sans aucune lumière ; nous attendions là, assis à même le sol, parfois durant 4h dans le noir absolu.

Notre travail consistait à changer les pièces défectueuses qui nous étaient apportées et nous les envoyions à l'usine de Colmar pour réparation. Nous n'avons jamais effectué de réparation directement sur les machines à l'usine souterraine d'Urbès.

En tant qu'ouvriers d'entretien, nous jouissions d'une relative liberté à l'intérieur de l'usine ; il m'est arrivé à quelques reprises de me rendre au fond du tunnel où se trouvait un barrage retenant les eaux s'infiltrant à travers les roches.

Les ouvriers spécialisés qui travaillaient sur les machines étaient habillés en combinaison noire, identique à la mienne, sur laquelle était inscrit leur matricule ; je me souviens encore du mien : 401 522.

Dès mon arrivée au tunnel, les SS m'avaient prévenu : « *Un seul mot adressé aux autres et vous vous retrouvez avec eux !*», ils parlaient des déportés.

Nous devions travailler durant 8 à 11 heures dans le tunnel. A midi, les ouvriers non déportés dont je faisais partie, sortaient manger dans un baraquement en bois se trouvant dans une clairière à proximité immédiate du tunnel. Pour nous y rendre, nous empruntions la galerie d'aération située à environ 100m de l'entrée principale. Cette galerie avait été percée par les déportés. Dans ce réfectoire nous étions 60 à 70 ouvriers de diverses professions, à savoir des tourneurs, des fraiseurs, des perceurs, etc. Là, il ne nous était pas interdit de converser ensemble, toutefois nous faisions très attention car nous étions surveillés pratiquement tout le temps.

Un jour, des collègues nous racontèrent que deux déportés avaient été obligés de se pendre eux-mêmes avec un palan, sous la garde de deux SS et de leurs chiens. Les SS avaient obligé les déportés à tirer sur la corde du palan.

Au réfectoire nous avons tous été horrifiés par ce que nous venions d'entendre. Bien que n'ayant pas assisté à cette « auto-pendaison », je ne mettais pas en doute ce que venaient de nous raconter nos collègues.

Ce n'étaient pas des déportés, mais des SS qui nous servaient notre repas au réfectoire. Les repas étaient toujours les mêmes : des légumes cuits dans le même bouillon. Nous avions droit à une gamelle creuse pleine, accompagnée d'un morceau de pain noir. Durant nos déplacements entre le réfectoire et le tunnel, il pouvait nous arriver de dire bonjour à des déportés d'un simple signe, mais uniquement après que chacun de nous avait bien vérifié qu'il n'y avait aucun risque à être surpris par un kapo ou par un SS.

Contrairement à l'usine de Colmar où nous travaillions en présence de femmes russes dans les ateliers, il n'y avait que des hommes dans un premier temps à Urbès. Puis en juillet, sont arrivées d'Allemagne des ouvrières, peut-être des Allemandes ou bien des Russes, accompagnées de leurs contremaîtres. Elles furent installées à l'intérieur du tunnel, à environ 100m de l'entrée dans l'un des locaux aménagés. Il me semble qu'elles effectuaient des tâches d'assemblage en ferblanterie, qu'elles contrôlaient des pièces d'ailes d'avion et de fuselage et qu'elles fabriquaient des rivets. Le matin, ces jeunes femmes riaient à notre passage, elles s'adressaient à nous et nous donnaient rendez-vous le soir... Nous, les hommes, nous sortions le soir, mais elles, je ne sais pas.

Un jour, vers la fin de notre présence dans le tunnel, les SS nous réunirent à l'extérieur, à gauche du bunker, et là ils nous montrèrent qu'ils nourrissaient bien les déportés. Des hommes distribuaient de la soupe à une colonne d'hommes tenant leur gamelle. L'un d'eux se présenta une seconde fois pour une nouvelle ration ; l'un des kapos s'en aperçut et tua net le malheureux déporté d'un unique coup de matraque sur la tête.

Le lundi 6 novembre 1944, nous avons été évacués vers l'Allemagne. La veille au soir, je suis parti à vélo chez mes parents, et le lendemain, respectant le désir de ma mère qui ne voulait pas qu'il m'arrive quelque chose, je me suis rendu à la gare de Colmar à 8h du matin. Là, avec mes compagnons de l'équipe d'entretien, nous sommes montés dans le train de voyageurs à destination de Leipzig. Le trajet dura 5 jours ; le samedi 11 novembre, nous avons atteint Kamenz et nous nous sommes rendus dans une usine classique de Daimler-Benz, où je devais effectuer le même travail qu'à Colmar.

Toutefois cela était impossible, il n'y avait plus rien ; tous les soirs, il y avait des alertes qui nous prévenaient des bombardements imminents. Puis, mi-février 1945, je fus envoyé, avec

mes 6 compagnons, à Schwepnitz, dans la région de Dresde, où nous avons vu les bombardements des 13, 14 et 15 février 1945. Durant une alerte, nous avons à nouveau été évacués par train.

Dans les jours qui suivirent, les autorités nous remirent à chacun un casque et un fusil et nous dûmes surveiller des barrières durant huit jours environ. Il régnait un chaos incroyable! Nous demeurions là, mes camarades et moi, uniquement sous la surveillance de notre contremaître, sans présence directe de la Wehrmacht.

Nous trouvions de la nourriture tant bien que mal auprès de la population. Nous ne parlions que très peu avec les civils, surtout pas de politique. Parfois il leur arrivait de nous demander d'où nous venions, et quand nous leur disions que nous étions Alsaciens, ils ne savaient pas où se situait l'Alsace.

Un soir, nous avons rassemblé nos affaires, puis nous sommes partis. Nous avons marché durant 8 jours jusqu'à Erfurt et là, sur la route, des soldats français nous ont arrêtés et capturés : « Halte ! Que faites-vous là ? ».

Ils nous ont embarqués à bord de leur camion et nous ont gardés durant 8 jours. Nous n'avions aucun papier pour prouver notre identité française : « Ah ! Vous êtes déserteurs ! » « Non, nous sommes Alsaciens ! ».

Nous dûmes donner nos adresses pour leur permettre d'appeler nos communes et vérifier notre identité. Deux jours plus tard, après vérification, nous avons enfin été libérés. On nous remit des uniformes français, on nous donna à boire et à manger, puis nous avons poursuivi notre chemin jusqu'à Metz, où nous avons attendu encore 8 jours pour regagner Colmar. A Metz nous avons à nouveau changé de tenue. Nous avons laissé nos uniformes en échange des tenues civiles. 2 jours plus tard je suis arrivé à Colmar et j'ai dû faire les 21 derniers kilomètres à pied pour arriver chez mes parents.



En compagnie de M. Etienne Kotz, employé civil au camp en 1944. Il y travaillait comme jeune ferblantier.

M. Alfred Roess redécouvre le tunnel, 65 ans après son affectation comme ouvrier spécialisé au sein de l'entreprise Daimler-Benz de Colmar.



Environ 20m après l'entrée il s'arrête et montre où se situait la pointeuse.



MM. Roess et Robischung le 30 septembre 2009

Les 3 photos ont été prises en 2009.

Un immense merci à M. Wehrbach pour la retranscription de ce témoignage précieux et très intéressant.